

24 images

24 iMAGES

En bref...

L'eau froide d'Olivier Assayas

Philippe Elhem

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23237ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1994). Review of [En bref... / L'eau froide d'Olivier Assayas]. *24 images*, (73-74), 55–55.

L'EAU FROIDE D'OLIVIER ASSAYAS

S'inscrivant dans la série de moyens métrages consacrée à l'adolescence et intitulée *Tous les garçons et les filles de mon âge*, dont font également partie les films de Cédric Kahn et d'André Téchiné, *L'eau froide*, à l'instar des précités, est le résultat d'une commande détournée en long métrage par son auteur. Bien lui en prit puisque *L'eau froide* est, à coup sûr, le meilleur film d'Olivier Assayas à ce jour. Le jeu minimal imposé par la série oblige les cinéastes à inscrire une « boum » dans leur scénario. Si André Téchiné a ouvertement contourné cette obligation, là où Cédric Kahn en a fait le corps de son film, Olivier Assayas, lui, l'utilise (un peu avant la fin) comme un grand moment de déréliction où les deux protagonistes de l'histoire, acculés, décident de rompre les amarres et de basculer — de façon désespérée pour la jeune fille, sans trop comprendre ce qu'il lui arrive pour le jeune homme — dans l'inconnu. Ce que réussit de mieux Assayas tout au long de *L'eau froide*, est le portrait qu'il nous offre de l'adolescence au début des années soixante-dix, portrait finement dessiné loin de toute psychologie réductrice. *L'eau froide* se termine, comme de bien entendu chez le cinéaste où l'on n'est pas là pour rigoler, très mal. Mais, pour une fois — même si je doute que les enfants de cette époque encore toute proche de mai 68

Virginie Ledoyen.



étaient aussi profondément désespérés — cette conclusion amenée de façon sensible par tout le film, sonne juste et nous touche vraiment. Seule petite restriction, le style récurrent du réalisateur de *L'enfant de l'hiver*

écrasant tous ses plans à coup de longues focales qui aplatissent comme des crêpes les acteurs dans le décor. Allez Olivier, encore un effort! ■

PHILIPPE ELHEM

LES ROSEAUX SAUVAGES D'ANDRÉ TÉCHINÉ

Pour qui n'est guère sensible au cinéma d'André Téchiné, il y a un véritable plaisir à le voir s'affranchir de ses maniérismes dans ce qui est sans doute son film le plus libre et le plus délié à ce jour. Qu'il s'agisse également de son film le plus franchement autobiographique ne saurait entièrement l'expliquer. Certes, il y raconte enfin directement la découverte troublée, par un adolescent, de son homosexualité naissante, sans les détours (*Les innocents*), les refoulements (*Ma saison préférée*) ou le moralisme d'autrefois (*J'embrasse pas*, ou le chemin de croix d'un prostitué qui trouve la rédemption dans l'engagement militaire...). On en retire le sentiment d'une libération, et le film y gagne une émotion

plus immédiate. Mais il y a aussi que Téchiné a renoncé à un romanesque un peu artificiel qui grève, à mon avis, son cinéma, pour une forme qui s'apparente davantage à la nouvelle, et convient mieux à sa sensibilité: son lyrisme s'épanouit mieux dans la sensualité d'un petit film de vacances, qui nous promène de noce de campagne en baignades dans la rivière, sous la belle lumière du sud-ouest de la France, que dans les grandes orgues où souvent il s'essouffla.

À l'été 62, sur fond de guerre d'Algérie, trois garçons et une fille vivent en même temps la découverte du monde et l'éveil des sens en nouant un trafic de sentiments, de séduction, de dilemmes moraux. Le meilleur du film tient à la fluidité avec laquelle la

caméra épouse le mouvement imprévisible de ces quatre électrons libres et les courants qui circulent de l'un à l'autre. Deux scènes excellentes, devant le miroir et chez le marchand de chaussures, se placent dans la filiation du Truffaut de *Baisers volés*. On en regrette d'autant plus de voir disparaître en fin de course la tentation du scénario volontariste, péché mignon du cinéma de Téchiné, où l'on retrouve, comme dans *Les innocents*, une curieuse complaisance à tripatouiller des questions claires: il faut forcément que les contraires se désirent et s'unissent (le pied noir pro-OAS et la jeune militante communiste), au nom d'un antimanichéisme dans le contexte assez contestable. ■

THIERRY HORGUELIN